

Le baiser du lépreux

SŒUR Justine n'était point peureuse, et pourtant la première fois qu'elle croisa sur le sentier le lépreux Ramoudou, un tressaillement involontaire fit vibrer tout son être. Devant ce paria de la souffrance elle se sentit envahir par une impression pénible dont elle se souvint toujours.

Pressentiment ? ... Intuition secrète ? ... Qui le sait ? N'est-il pas arrivé à des personnes d'être prises d'un saisissement soudain la première fois qu'elles se sont trouvées en présence d'un être destiné à jouer un rôle dans leur vie ? Sœur Justine n'en tira aucun pronostic cependant, car la rencontre inopinée de cet hindou avait de quoi impressionner n'importe qui à première vue.

I

Ramoudou était en effet le type de ces lépreux que l'égoïsme féroce d'une civilisation païenne a depuis trois mille ans condamnés à errer par milliers le long des chemins de l'Orient. Au bord des routes fréquentées on les voit étendus au soleil, criant leurs misères aux passants comme les chacals glapissent leur faim à la lune. Ramoudou, il est vrai, n'avait pas toujours été ainsi. Son histoire touchante tranchait même sur les mœurs hindoues comme une page d'amour dans un poème de haine.

*

* *

Chinaya, son père, cultivateur aisé, s'était levé un matin avec la lèpre. Imprudence ? ... atavisme ? ... en Orient on ne sait jamais et l'on ne cherche pas à savoir. Le fait est que la lèpre avait saisi Chinaya et qu'elle était en train de le dévorer. Le voyant perdu la parenté le relégua au milieu des champs dans une hutte de deux mètres carrés. Seul, de tous ses enfants, Ramoudou s'était obstiné à suivre son père pour lui rendre les derniers devoirs.

Comme une mesure qui s'effrite, il vit le corps de son père s'en aller lambeau par lambeau. Quand il n'eut plus ni mains ni pieds, Ramoudou devint ses mains et ses pieds, le levant, l'asseyant, le couchant, comme une mère son enfant. Un soir, le fardeau de chairs pourries lui resta entre les bras : Chinaya était mort.

Pour tout héritage il lui avait légué sa lèpre. Ce fut d'abord une boursoufflure de tout le corps, puis des plaques sinistres lui bistrèrent la peau et des plaies se formèrent aux articulations des mains et des pieds. A n'en pas douter c'était la "grosse maladie". Soigner les lépreux c'est jouer avec la lèpre.

Banni à son tour de la société, Ramoudou se tenait au carrefour des routes ; assis sur un petit tertre, une sébile devant lui, il s'efforçait d'apitoyer les passants sur son sort par des boniments qu'on n'écoutait point. L'Orient mystique n'a pas le temps de s'intéresser aux souffrances humaines. Oh ! avoir vingt-cinq ans et se sentir dévoré par la lèpre ! ... être le mendiant douloureux qu'on repousse du pied ! le paria que l'on tient à distance, à qui on rappelle à tout propos sa déchéance : "Tchi ! tchi ! va-t-en, maudit, ne me touche pas ! ..."

Quel sort !

C'était le sien.

*

* *

Il empira très vite.

Après les articulations des mains ce furent celles des pieds, après le nez les lèvres, après les lèvres les lobes des oreilles, après les lobes les yeux...

La lèpre est vorace et dévore tout.

Couché dans la poussière du chemin sous un soleil aveuglant, roulé dans des haillons sordides qui suintaient un sang noir, Ramoudou, l'être maudit, ne levait plus vers les passants que d'informes moignons sanguinolents, tandis que de sa bouche démesurément agrandie sortait le cri à peine articulé :

"Baboularâ ! baboularâ ! daya tchéyandi !" (Messieurs, messieurs, miséricorde !)

Si dans leur sagesse les dieux de l'Inde l'avaient fait naître bœuf ou mouton, on se fut laissé toucher, mais aux yeux de ses compatriotes il avait le malheur de n'être qu'un homme — et un lépreux par-dessus le marché — il n'y avait donc pas lieu de s'émouvoir. Sa sébile restait vide...

Dans son effondrement physique et moral, Ramoudou se rappela qu'une fois — déesse compatissante — une dame blanche s'était arrêtée devant lui pour s'apitoyer sur son sort et lui faire l'aumône. Comment parvint-il à découvrir où elle habitait, peu importe. Il suffit de savoir qu'il se présenta un jour à sœur Justine pour être admis dans l'asile des lépreux.

II

C'était une douce créature que sœur Justine. Toute livrée à la grâce, autour d'elle elle répandait la joie et la lumière comme les lilas leur parfum. Visiblement elle était de ces âmes dont la vocation en ce monde est de rappeler aux hommes que Dieu est bon, et de le leur prouver en se jouant avec le sacrifice comme le verrier avec le feu...

Chose étrange ! l'être de pureté et l'être de souillure se comprirent aussitôt.

Le damné de la théologie indienne en entrant à l'asile crut avoir trouvé le Paradis. Grâce